

**Séquence :** « Et quelle vie sans espoir et dépourvue de sens peut s'ouvrir sans cette libération ! Il n'existe pas dans la nature de créature plus sinistre et plus répugnante que l'homme qui a fui sa propre identité. »

**Reformulation :** Celui qui refuse de se libérer des chaînes de l'opinion courante et de la peur ne peut vivre qu'une vie sans objet, sans perspective et sans signification ; cette vie détestable le rend *lui-même* détestable.

**Justification 1 :** il s'agit évidemment du contre-modèle de la perspective du texte. Pourquoi la vie d'un homme qui se refuse à découvrir et à réaliser son identité devient-elle absurde et sans espoir ? Tout simplement parce qu'elle n'est pas une *vie* pour Nietzsche. Pour Nietzsche, la vie est une *puissance*, un *mouvement*, un *élan* qui traverse tout ce qui existe, qui cherche à s'affirmer, se développer, s'épanouir, se diversifier, s'intensifier à travers la matière. Ce qui caractérise la vie, c'est qu'elle est *création* perpétuelle, *invention* de formes toujours nouvelles et multiples, *floraison*. Chacun d'entre nous est une *expérience* que tente la vie. Mais celui qui renonce à découvrir et à affirmer son identité pour se replier sur un modèle collectif ne crée rien, n'innove pas, ne diversifie en rien le champ du vivant. Il est une expérience déjà faite et refaite, une expérience sans intérêt et sans valeur, il re-produit un modèle au lieu d'inventer, de créer et de réaliser une forme nouvelle. Il n'est plus un *artiste* – mais un copiste. Il n'est plus *vivant*, puisqu'en lui la vie ne se manifeste plus comme mouvement créateur, mais comme conservation, rigidification, solidification, pétrification, c'est-à-dire... mort. Le but de *notre* vie, c'est donc de permettre un épanouissement maximal de la vie en nous, ce qui exige la pleine exploitation de toutes nos ressources, de nos dispositions, de nos instincts, de nos forces. Renoncer à notre identité, c'est donc renoncer à ce qui donne un *sens* à la vie, renoncer au sens *de la vie* elle-même, c'est renoncer sans espoir à atteindre le seul *but* possible de notre vie : la découverte et la réalisation de notre Moi véritable.

**Illustration 1 :** C'est cette idée que l'on retrouve dans le mythe de *Faust*, tel qu'il a inspiré Goethe, Lenau, Thomas Mann, Berlioz – ou Coppola. Ce que recherche Faust, ce pour quoi il est prêt à sacrifier son Salut, ce n'est ni la puissance, ni le savoir, ni la gloire, ni le bonheur, ni la vertu : c'est *la vie*, c'est-à-dire la capacité à être *créateur*, à vivre une vie porteuse d'idées, de valeurs, de sensations nouvelles. Ce que veut Faust, par exemple chez Thomas Mann (qui utilise d'ailleurs des détails de la vie de Nietzsche pour nourrir son personnage de Faust), c'est être celui qui crée une musique que personne n'a jamais entendue, redevenir *créateur* dans la mesure où *lui seul* peut donner naissance à l'œuvre, qui est l'expression d'une âme dont il a, en contrepartie, accepté la damnation. Ce qu'illustre le cas de Faust, c'est que ni la mort, ni la damnation ne sont aussi redoutables que la non-vie, la vie qui n'est plus vivante, la vie de celui qui ne fait que survivre à sa propre mort, à la mort de la vie en lui.

**Justification 2 :** Pourquoi celui qui se refuse ainsi à vivre devient-il détestable ? Nous avons déjà souligné qu'il était méprisable en ce qu'il détruisait ce qui faisait la *valeur*

de sa vie. Mais Nietzsche va ici plus loin. L'homme qui a renoncé à son identité devient *effectivement* détestable, à *cause*, précisément, des forces qui sont en lui et qu'il se refuse à laisser s'épanouir, s'accomplir. Car alors, ces forces se retournent *contre la vie* elle-même, nourrissant ce que Nietzsche appelle : le *ressentiment*. Le ressentiment, c'est la haine de la vie, la rage contre la vie de ceux qui ont *assumé* de vivre. Car, d'une part, celui qui renonce à *exprimer* ses forces sous forme créatrice, par paresse ou lâcheté, doit néanmoins trouver à ces forces une voie de « défoulement », de décharge. Pour Nietzsche, les deux principales voies de décharge sont la culpabilité (l'individu retourne contre lui-même tous les instincts qu'il se refuse à libérer dans la réalité extérieure, et notamment les instincts *agressifs* dont se nourrit toute création), et la haine envieuse. Celui qui a renoncé à sa propre identité ne supporte pas le spectacle de ceux qui, eux, ont assumé la leur. Il veut se donner raison à lui-même d'avoir renoncé, il veut leur faire payer leur audace ; il veut réussir à jouir de son propre malheur (en étant fier de sa lâcheté et de son conformisme), il veut détruire le bonheur de ceux qui ont eu le courage de vivre leur propre vie. L'homme artiste est devenu « l'homme du ressentiment ».

**Illustration 2 :** Pour illustrer cet « homme du ressentiment » (et détruire par la même occasion le mythe qui consiste à faire de Nietzsche un « précurseur du nazisme »), on pourrait prendre comme exemple ce qui, aux yeux de Nietzsche, constitue un sommet de la bêtise universelle : l'antisémite allemand du XIX<sup>e</sup> siècle, et celui qui en sera la forme radicalisée au siècle suivant : le nazi. Le nazi est l'incarnation de celui qui, se refusant à toute singularité personnelle, se soumettant totalement à un modèle imposé par l'autorité, nourrit une haine féroce à l'égard de tout ce qui peut être *différent*. Le nazisme repose sur l'anéantissement de toute *déviance*, de toute « anomalie » (physique ou psychologique) ; sur la glorification de la masse anonyme, du soldat substituable, de la soumission aveugle au chef ; sur le rejet de la culture et de l'individualité. Le nazisme est le pire des contresens que l'on puisse faire sur la doctrine de Nietzsche, il est la *négation* de ce qui, pour Nietzsche, fait la valeur de la vie, en tant que la *vie* elle-même est la source de toute valeur.

**Synthèse :** Si la quête et la réalisation de notre identité nous conduit au bonheur, le refus de la connaître et de l'assumer nous conduit à une vie absurde et nous rend nous-mêmes détestables. En renonçant à *vivre*, nous nous retournons *contre* la vie – et donc contre ceux qui, pleinement vivants, ont eu le courage de devenir eux-mêmes.

**Séquence :** « Personne ne peut bâtir à ta place le pont qu'il te faudra toi-même franchir sur le fleuve de la vie — personne, hormis toi. Il est vrai qu'il existe d'innombrables sentiers et d'innombrables ponts et d'innombrables demi-dieux qui veulent te conduire à travers le fleuve ; mais le prix qu'ils te demanderont, ce sera le sacrifice de toi même ; il faut que tu te donnes en gage et que tu te perdes. Il y a dans le monde un seul chemin que personne ne peut suivre en dehors de toi. Où mène-t-il ? Ne le demande pas, suis-le. »

**Reformulation :** quel est le chemin qui nous mène jusqu'à nous-mêmes ? Quelle vie devons-nous vivre pour devenir nous-mêmes ? Personne d'autre que nous ne peut répondre à cette question. Tous ceux qui veulent nous enseigner *comment nous devons vivre* sont des imposteurs : car précisément, le chemin qu'ils veulent nous enseigner ne peut jamais conduire à *nous-mêmes*. Nous-mêmes ne pouvons savoir, *avant de l'avoir vécue*, quelle vie nous devons vivre, ni ce que sera l'identité à laquelle nous parviendrons.

**Justification 1 :** La raison pour laquelle la vie que nous devons vivre pour être heureux ne peut être découverte que par nous-mêmes est assez claire. Dans la mesure où cette vie est, justement, la découverte et la réalisation de *notre* identité, de ce qui fait de nous un être *unique*, cette vie elle-même ne peut être qu'unique. Par conséquent, il est absurde de penser que cette vie pourrait être déterminée par les *modèles* de vie que veulent nous enseigner ou nous imposer ceux dont la vocation est précisément d'indiquer comment *tout le monde* doit vivre, d'énoncer les règles (morales, esthétiques, politiques) auxquelles *tout le monde* doit se soumettre pour vivre la vie « qu'il faut ». Prêter l'oreille à ceux qui prescrivent comment l'on *doit* vivre, c'est donc renoncer à faire de notre vie l'expression de *notre* identité.

**Illustration 1 :** pour Nietzsche, le personnage-clé visé ici, c'est le prêtre (chrétien). Le prêtre, qui veut nous dicter comment l'on *doit* vivre, exige en fait un *double* sacrifice de notre identité. En premier lieu, il exige que nous acceptions de reconnaître comme vraies des vérités *générales*, valables pour *tout* homme, des vérités situées « au-dessus » des hommes... et des individus. Il exige que nous nous soumettions à des commandements valables pour *tous* les hommes. Bref : il veut imposer à tous les hommes une vie similaire, fondée sur les mêmes normes. Mais plus encore, ce qui caractérise ce mode de vie, ce qui fonde la « morale » du prêtre, c'est justement que *nous devons sacrifier* ce qui fait notre personnalité, notre singularité. Il faut *détruire* en nous ce qui est attachement à nous-mêmes (égoïsme) ; il faut *brimer* nos instincts, nos désirs, nos passions notre corps même ; selon la formule de Blaise Pascal, théologien chrétien du XVII<sup>e</sup> siècle : « le Moi est haïssable ». Dans la logique du christianisme tel que l'entend Nietzsche, le Moi n'est pas ce qu'il faut rechercher et réaliser, mais ce qu'il faut *détruire*, pour devenir un être sans désir, sans idées, sans valeurs propres : un être qui serait pur « obéissance », pure soumission à un être autre que lui : Dieu, ou plus encore celui qui prétend être son intercesseur : le prêtre ! Même chez les autres, ce qu'il me faut *aimer*, ce n'est pas ce qu'ils ont d'unique, de personnel, de singulier (tout ceci est haïssable), mais ce qu'ils ont de *commun* : l'amour du prochain, c'est l'amour de *n'importe qui* (et surtout pas d'un individu en particulier!), l'amour de tous les hommes dans la mesure où ils *ne sont pas* différents, où ils sont tous des « enfants de Dieu », où ils sont tous *soumis* à Dieu.

**Justification 2 :** Mais pourquoi ne puis-je pas moi-même « savoir » qui je suis ? Pourquoi ne puis-je pas déterminer à *l'avance* la vie que je dois vivre ? Pour Nietzsche, notre « Moi » véritable n'est pas une « chose », un objet caché dans notre

âme qu'il s'agirait de localiser et de saisir, par introspection. Il n'y a qu'un seul chemin qui mène vers notre Moi : c'est *la vie* elle-même. C'est en vivant que l'on s'explore, se dévoile, se découvre. La quête de soi n'a rien d'un repli sur soi : c'est au contraire en *parcourant* le monde, en *expérimentant* les situations, en *s'exposant* aux idées et aux valeurs *des autres* que nous nous découvrirons nous-mêmes. Le fait de vivre de la façon la plus diversifiée possible nous permet de découvrir ce que sont les idées, les valeurs, les désirs qui *résonnent* en nous, qui trouvent un écho dans notre âme. C'est en étant pleinement *vivant* que je découvrirai qui je suis, en c'est en devenant ce que je suis que je serai pleinement vivant. En ce sens, il n'y a pas, d'un côté, le *chemin* qui mène vers le bonheur, et de l'autre le bonheur lui-même ; Nietzsche rejoint ainsi la formule de Lao-Tseu, un philosophe chinois selon lequel « il n'y a pas de chemin qui mène au bonheur ; le bonheur, *c'est* le chemin ». La vie heureuse est celle au sein de laquelle je me découvre moi-même en vivant, où je marche perpétuellement vers moi-même, où je *deviens qui je suis*.

**Illustration 2 :** Pour illustrer ce propos de Nietzsche, il nous faut adopter une conception du bonheur qui ne correspond plus à l'image statique de celui qui jouit de la vie en toute tranquillité. Le bonheur se trouve dans la *recherche*, et donc dans l'inquiétude, le doute, l'expérimentation... et aussi l'échec ; le bonheur exige l'effort et le courage, donc il implique la confrontation, le risque, le danger – et donc l'angoisse. Le bonheur de Nietzsche est totalement opposé à celui de « l'imbécile heureux », satisfait du monde et de lui-même. Rimbaud, Pasolini, Malcolm X ont-ils été *heureux* ? Si l'on s'en tient à l'image commune du bonheur, la réponse est : non. Chacune de ces vies a été une longue *épreuve*, une quête, un effort, une confrontation, une in-tranquillité. Mais dans la mesure où chacun d'entre eux a vécu une vie au sein de laquelle il a été pleinement *vivant*, dans la mesure où leur vie a été une continuelle découverte et réalisation de ce que devait être *leur* vie, c'est bien une vie *heureuse* qu'ils ont vécue.

**Synthèse :** La vie que nous devons vivre, c'est la vie qui sera l'expression et la réalisation de notre identité : c'est donc celle qui échappe à tout « devoir » imposé par les « maîtres de vie », la vie qui ne peut être découverte et vécue que par nous-mêmes. Il faut donc se découvrir et se réaliser pour être pleinement vivant et (donc) heureux, et il faut vivre pleinement pour se découvrir et se réaliser. Le bonheur n'est pas le « but » de la vie : il est la vie même en tant qu'elle est pleinement vécue.